

se présentait, et vous pensez bien que, lui, ne se le fit pas dire deux fois.

Tant de triomphes excitant sa verve, il ne tarda point à donner un autre recueil, et *Zélotyde* ayant peu ou mal réussi, il eut le bon esprit de revenir à son premier genre, à ses premiers genres, serait-il plus exact d'écrire, et il publia *Les nouvelles Œuvres de M. Le Pays*, dédiées à M. Berthelot, commissaire général des poudres et salpêtres de France. Passons sous silence certains *Vers sur les conversions des années 1685 et 1686* qui parurent à Valence et où Le Pays célébrait la révocation de l'édit de Nantes. Là, vraiment, il fut mal inspiré si l'on en juge par cette peu persuasive exhortation qu'il adressa aux Protestants :

Allons, vite à la messe ! Allons, troupe mutine !
Il faut vous convertir et vous convertir tous.

Les multiples succès de Le Pays ne furent pas du goût de Boileau, hélas ! et l'atrabilaire critique vint tout à coup obscurcir un si beau destin. Il osa faire dire à son campagnard ridicule :

Le Pays sans mentir est un bouffon plaisant,
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.

(A suivre.)

ALBERT DE BERSAUCOURT.



Lettre de Paris

SHELLEY ET KEATS. — LES GUEUX AU CAMELEON.
LA FÊTE DE SYLVIE.

Le centenaire de la mort de Shelley, en juillet, a été l'occasion, tant sur le continent que dans son pays natal, de nombreux articles, de revues et de journaux. La presse parisienne en particulier n'a point laissé passer inaperçu l'anniversaire du naufrage où périt le grand lyrique anglais ni les circon-

stances et incidents qui accompagnèrent et suivirent la disparition du poète. Le sujet prêtait à l'anecdote et, dans des imaginations plus soucieuses de romancer les faits que de suivre humblement la réalité historique, tout a passé : le vrai et le faux. Il est à remarquer, à ce propos, combien quelques-uns de nos périodiques se contentent aisément, pour satisfaire à l'actualité qui les presse, d'articles superficiels, sans documentation ni critique, fabriqués à la grosse par des ouvriers littéraires plus conscients et organisés que véritablement amoureux de leur métier d'écrivain ou soucieux d'apporter sur un sujet un aperçu nouveau. Encore, s'il ne s'agit que d'une honnête vulgarisation, le mal n'apparaît pas bien grand, mais on constate parfois de telles insuffisances et de telles énormités dans cette prose hâtive et de circonstance qu'on est tout gêné à songer à l'impression que doivent produire, hors de chez nous sur les esprits compétents, ces élucubrations approximatives. Un des moins fâcheux résultats est de donner, à coup sûr, piètre idée de nos connaissances en littérature étrangère. Il est pourtant si simple, au lieu d'examiner les choses comme par réfraction et de seconde main, d'aller directement aux sources et de s'en tenir aux textes eux-mêmes ! Mais voilà, encore faut-il s'y reporter !

Quoi qu'il en soit, je n'ai point vu qu'on ait rappelé, autrement peut-être que par une brève allusion, quand il s'est agi de Shelley, le souvenir de John Keats. Entre le poète de l'*Endymion* et celui qui lamenta si noblement dans l'*Adonais* la fin prématurée de son compatriote, il existait mieux que des affinités de génie et de malheur. Shelley avait eu un beau geste fraternel où il avait plus de mérite que tout autre de ses contemporains. Sachant que les médecins avaient ordonné à Keats, pour essayer d'enrayer le mal impardonnable qui le minait, de séjourner en Italie, il lui adressait une lettre où généreusement il offrait au malade l'asile de son foyer. Je ne crois pas que cette correspondance ait encore été traduite. Shelley y disait :

Pise, 27 juillet 1920.

Mon cher Keats,

J'apprend avec une peine réelle le dangereux accident qui vous est arrivé et M. Gisborne, qui m'en fait part, ajoute que

vous continuez d'avoir l'air d'un poitrinaire. La phtisie est une maladie qui affectionne tout particulièrement les gens de lettres qui ont écrit, comme vous, de beaux vers et, favorisée par un hiver britannique, elle peut souvent s'en donner à cœur joie avec ceux qu'elle a choisis. Je ne crois pas que de jeunes et aimables poètes soient enclins à satisfaire ses goûts; ce n'est pas pour cela qu'ils se sont fiancés aux muses. Mais, sérieusement (car je plaisante sur un sujet qui ne laisse pas de m'inquiéter), je crois que vous feriez bien de passer l'hiver en Italie, et d'éviter toute redoutable rechute. Et si vous jugez à propos de le faire, aussi longtemps que vous continuerez à trouver que Pise ou ses environs vous sont profitables, Mrs Shelley se joint à moi, d'une façon pressante, pour vous prier de venir habiter avec nous. Vous pouvez débarquer à Leghorne, (La France ne vaut pas la peine qu'on s'attarde à la voir et la mer est on ne peut plus roborative pour les poumons fatigués) qui est à moins de quelques milles de chez nous.

Vous deviez, le cas échéant, visiter l'Italie et l'état de votre santé qui m'en suggère l'idée pourrait être à vos yeux une excuse suffisante.

Je vous épargne les topos sur les statues, tableaux et ruines, un vrai chef-d'œuvre de patience, sur les monts et rivières, les champs, la couleur du ciel et le ciel lui-même.

J'ai relu dernièrement votre *Endymion* et toujours avec un sentiment renouvelé des trésors de poésie qu'il recèle, encore que ces richesses y soient comme délapidées avec une excessive profusion. Les lecteurs en général ne les supportent guère et voilà la cause sans doute du nombre restreint de volumes vendus.

» Je reste persuadé que vous êtes capable des plus grandes œuvres pourvu que vous le vouliez. Je rappelle sans cesse à Ollier de vous envoyer des exemplaires de mes ouvrages. Je pense que vous recevrez *Prométhée déchaîné* presque en même temps que cette lettre. J'espère que vous avez déjà reçu le *Cenci*. Il est écrit d'un tout autre style. Bien au-dessus du mieux, mais bien au-dessous du sublime.

» En poésie, j'ai voulu éviter système et maniérisme. Je souhaite que ceux qui me dépassent en génie adoptent la même ligne de conduite.

» Que vous demeuriez ou non en Angleterre, veuillez croire à mes vœux anxieux pour votre santé, votre bonheur et votre succès où que vous soyez et quoique vous entrepreniez. Et soyez persuadé que je reste vôtre sincèrement.

P. B. SHELLEY.

A cette lettre dont la qualité honore à la fois celui qui l'a envoyée et celui auquel elle était destinée, Keats répondit par les lignes que voici :

Hampstead, août 1820.

Mon cher Shelley,

« Je vous suis très obligé de m'avoir écrit, étant à l'étranger et nonobstant les travaux qui vous surmènent, une lettre du ton de celle qui est là près de moi. Si je ne répons pas à votre invitation, j'en serai empêché par une circonstance que j'ai à cœur de vous faire connaître. Nul doute que l'hiver anglais me joue un vilain tour et qu'il le fasse de façon fâcheuse et désastreuse. Je dois en conséquence ou voyager ou séjourner en Italie, comme un soldat monte à l'assaut. Mes nerfs pour le moment sont tout ce qu'il y a de pire chez moi, je ne serai pas en état de demeurer assez longtemps en un même endroit pour arriver à détester l'une quelconque des quatre colonnes de mon lit.

» Je suis heureux du plaisir que vous avez pris à mon pauvre poème que je voudrais décidément effacer, si c'était possible, si je me souciais encore autant que jadis de ma réputation.

» J'ai reçu un exemplaire du *Cenci*, remis, par vous, à Hunt. Il n'y a là qu'une partie que je puisse apprécier : la poésie et l'effet dramatique, que beaucoup de bons esprits de nos jours considèrent comme le Mammon (c'est-à-dire qu'une œuvre moderne doit se proposer un dessein qui puisse être *le dieu*). Un artiste doit servir Mammon ; il doit avoir « la concentration intérieure », l'égoïsme peut-être. Vous me pardonnerez, j'en suis sûr, d'observer, en toute sincérité, que vous pourriez courber votre sublimité et être plus artiste et charger chaque chute de votre sujet d'un métal précieux. L'idée de pareille discipline doit vous faire l'effet de froides chaînes, à vous qui n'êtes peut-être jamais demeuré les ailes repliées six mois

d'affilée. Voilà qui semble, par contre, tout naturel à l'auteur d'*Endymion* dont le cerveau ressemble à un jeu de cartes éparpillées. Je les ai ramassées et j'ai marqué un point. Mon imagination est un couvent dont je suis le moine.

» J'attends tous les jours *Prométhée*. Puissiez-vous, comme je le souhaite, l'avoir encore manuscrit ou en achever en ce moment, le second acte.

» Je me souviens que vous m'avez conseillé de ne pas publier mes premières « nielles » sur la bruyère d'Hampstead. Je vous retourne le conseil en vos mains. La plupart des poèmes du volume que je vous ai envoyé ont été écrits avant ces deux dernières années et je ne les eusse point publiés, n'avait été l'espoir d'un gain. Aussi vous voyez que je suis assez porté maintenant à suivre vos conseils.

» Je vous exprime une fois de plus ma gratitude pour votre bonté et j'y ajoute mes vifs remerciements et mon respect pour Mrs Shelley.

» Dans l'espoir de vous voir bientôt, je reste, très sincèrement vôtre.

JOHN KEATS.

Shelley et Keats ne se rencontrèrent point. Keats, qui avait déjà en quelque sorte fait un suprême adieu à la vie, débarqua à Naples et s'en alla à Rome, qu'il ne quitta pas. Il mourut six mois plus tard. Dans l'intervalle, Shelley n'avait cessé de s'enquérir du malheureux poète, comme le prouve une autre lettre du 11 novembre 1820, adressée à Leigh Hunt, leur ami commun et chez qui d'ailleurs ils s'étaient connus, sans jamais sympathiser complètement, des années plus tôt. On y lit, entre autres, ce passage qui est fort beau :

« Où se trouve Keats, maintenant ? Je l'attends anxieusement en Italie, où je prendrai soin de lui accorder toute mon attention. Je considère sa vie comme très précieuse et je m'intéresse vivement à sa santé. J'ai l'intention d'être tout ensemble le médecin de son corps et de son âme, de tenir l'un au chaud et d'apprendre à l'autre le grec et l'espagnol. Je sais bien, à dire vrai, que dès lors, je nourris un rival qui me surpassa, et c'est une raison de plus et ce me sera un plaisir par surcroît ».

Déjà Keats inconsolable d'avoir quitté Fanny Brawne, son

tourment et sa passion, n'écrivait plus, même à ses amis les plus intimes du cercle d'Hampstead. Il avait commencé ce qu'il nommait « sa vie posthume ».

On sait comment, un peu plus d'un an après Keats, le cadavre de Shelley, sombré dans une tempête, fut rejeté à la côte et brûlé sur le rivage. L'urne contenant ses cendres fut déposée au cimetière protestant de Rome, non loin de la tombe où Keats repose sous les violettes qui entourent la pierre où fut gravé : « Ci-gît quelqu'un dont le nom a été écrit sur l'eau. »

Epitaphe désabusée que, depuis une cinquantaine d'années du moins, la gloire s'est chargée de démentir. Les visiteurs aujourd'hui sont de plus en plus nombreux qui vont de l'une à l'autre de ces deux tombes jumelles. Et il n'y a pas parmi eux que des Anglais de la colonie romaine ou des insulaires en voyage. Mon ami Georges Hain qui a voulu, par un pieux pèlerinage sentimental, commémorer l'anniversaire de Shelley pour lequel il témoigne d'une admiration effective, me disait, le mois dernier : « Les deux tombes sont admirablement entretenues. Leur état, mieux qu'au premier jour, prouve bien la persistance et la fidélité du souvenir aux deux des plus grandes mémoires de la poésie anglaise du XIX^e siècle ».

On a tout de même quelque surprise à constater qu'il n'y a pas eu émulation entre plusieurs éditeurs, à l'occasion du centenaire de la mort de Shelley, pour publier au moins un choix des plus belles pages du poète. C'est une erreur de croire que de tels ouvrages n'ont pas un débit suffisant. L'intérêt bien compris peut se concilier ici avec le goût de la poésie. Des anthologies judicieusement faites des principaux auteurs étrangers ont un public tout prêt à les accueillir chez les professeurs, les étudiants, les gens de lettres et, sous certaines conditions de luxe, chez les bibliophiles. Quelques poèmes, ici ou là publiés sont insuffisants à faire connaître un talent souple et divers comme celui de Shelley. C'est pourquoi, je crois, il me semble intéressant de donner, ces

Vers écrits dans la baie de Lérici,

que je m'étonne de n'avoir lus nulle part, comme l'actualité paraissait le commander.

Elle me quitta à l'heure silencieuse
Où la lune avait cessé de gravir
Le chemin d'azur du pic céleste,
Et comme un albatros assoupi,
Sur ses ailes de lumière balancée
Planait en la nuit pourprée,
Avant de regagner son nid marin
En les demeures de l'Ouest.
Elle me quitta, et seul je demeurai
A méditer chacun des accents
Qu'entendit, silencieux
Pour l'oreille, le cœur enchanté :
Notes qui meurent aussitôt nées,
Mais hantent encore les échos de la colline;
En sentant toujours — oh ! toujours trop ! —
Son doux contact vibrant,
Comme si, maintenant encore, sa main caressante
Tremblait, légère, sur mon front;
Ainsi, bien qu'elle fût absente,
Le souvenir me donnait d'elle
Tout ce qu'ose réclamer même le Rêve : —
Sa présence avait abattu et dompté
Toutes passions, et je ne vivais plus
Qu'en l'heure qui est nôtre;
Le passé, l'avenir était oublié,
Comme s'il n'avait été, comme s'il ne devait être.
Mais bientôt, l'ange gardien parti,
Le démon reprit possession de son trône
En mon faible cœur. Je n'ose dire
Mes pensées, mais ainsi abattu et troublé
Je m'assis, et regardai les vaisseaux glisser
Sur l'océan lumineux et vaste,
Tels des chars aux ailes féeriques lancés
Sur quelque élément serein
Pour d'étrangers et lointains ministères:
Comme si vers quelque étoile élyséenne
Voguaient, en quête d'un breuvage sauveur
Une peine comme la mienne douce — amère —
Et le vent où s'essorait leur vol
De la terre venait vif et léger,

*Et le parfum de fleurs ailées,
Et la fraîcheur des heures où tombe
La rosée, et la douce chaleur par le jour laissée,
Flottaient sur la baie scintillante.
Et le pêcheur avec sa lanterne
Et son crochet autour des rochers humides
Se glissait, happant le poisson qui venait
Adorer la flamme trompeuse.
Trop heureux celui-là pour qui le plaisir cherché
Eteint tout sentiment et toute pensée
Du regret que traîne après lui le plaisir, —
Ne détruisant que la vie, laissant la paix!*

Ce beau poème, qui date de 1822, est un des derniers composés par Shelley. La traduction ci-dessus, de M. Georges Hain, est la meilleure garantie que le morceau est inédit et parfaitement rendu.

* * *

Autre sujet moins austère. J'ai déjà signalé les expositions permanentes organisées par de jeunes peintres, en qui frémissent l'avenir et la rénovation de l'art français, dans des cafés, restaurants ou simples cabarets du Montparnasse. L'un de ces établissements, sous l'enseigne au Caméléon, un Caméléon nullement protéïque, énorme et jaune sur une humble façade basse, fait l'angle du boulevard et de la rue Campagne première où, jadis, Verlaine abrita les amours de Rimbaud et que consacre pour la postérité le truculent et énigmatique sonnet qui commence :

Ah! quelles nuits d'orgie et quelles nuits d'hercules.

Au Caméléon, on ne fait pas que boire ou troquer des tableaux, dessins et aquarelles contre les choses les plus indispensables à l'existence, telles que vêtements, légumes, denrées alimentaires, charbon, etc. Au moins une fois par semaine, les habitués y dînent de compagnie. Ce sont « les dîners — goguettes. » Ces soirs-là, il faut pour entrer montrer patte blanche. Les volets sont clos et les profanes ont beau heurter à l'huis. On n'ouvre point sans le mot de passe ou le

coupe-file. En l'espèce, c'est une invitation du directeur ou de la directrice de céans. Et pour un prix d'avant-guerre, 5 fr. 50, on s'installe selon les sympathies autour des tables. Et on mange à sa faim, une faim de gueux, une faim vorace.

J'ai assisté, incognito je pense, au 113^e de ces dîners. Il avait lieu, disait le menu, sous la présidence symbolique de Gérard de Nerval, poète-chansonnier, auteur de la « Bohème Galante » et amant spirituel de Sylvie et sous la présidence d'honneur d'Yann Nibor, poète des matelots, breton comme son nom semble l'indiquer, et qui a une réputation au moins égale à celle de Théodore Botrel, m'a assuré un voisin complaisant.

Agapes curieuses. Ces gueux, authentiques ou non, (car il en est qui, paraît-il « éliment laborieusement et artistement leurs hardes » pour se faire une tenue de circonstance) sont des mélomanes, et tout se passe en musique. Le « Bénédicité » lui-même est chanté debout et, à peine la dernière bouchée avalée, en avant les refrains ! Tout le monde pousse sa romance avec une louable conviction.

Et pourtant ce n'est point ce qui m'a paru le plus extraordinaire de la soirée. Mais j'ai vu là, non point l'ombre de Gérard de Nerval, non point l'ombre de Sylvie, mais bel et bien la figure dyspepsique de Joris-Karl Huysmans en personne. Des Esseintes réconcilié avec les gargottes et les plaisirs bruyants... L'occasion paraissait unique de prendre une interview sensationnelle, nul ne s'étant imaginé de la ressemblance. Hélas ! était-ce une illusion née des fumées du festin, l'ambiance, ou l'influence du Caméléon ? Huysmans que j'ai un peu fréquenté vers la fin de sa vie n'eut pas l'air de me reconnaître, ni surpris d'ailleurs de me voir là non plus que de l'appellation pompeuse de « maître » que je crus seyant de lui donner. Un peu goguénard, certes, il me répondit : « Je me nomme J.-A. Rappelin, ancien explorateur et fondateur du groupe les Gueux. J'ai deux filles à marier, mais je préfère les laisser à la maison. »

— Boulevard Raspail ? dis-je.

— Quai des Grands Augustins, rectifia-t-il imperturbable. Elles y attendent le retour de leur maman. Car je ne suis pas veuf, Monsieur. Ma femme m'a quitté, il y a quinze ans. Elle était d'humeur un peu volage.

En disant cela, M. Rappelin se passa la main droite sur le front, comme pour chasser un mauvais souvenir. Et pourtant ses yeux gardaient un malicieux, un diabolique sourire.

Et, vu ainsi, il ressemblait encore plus à Joris-Karl Huysmans, un Huysmans mystificateur.

* * *

Ce rêveur de Gérard de Nerval, de qui le pseudonyme cachait le patronyme banal de Gérard Labrunie, eut une fin lamentable de vrai gueux de légende. On le trouva pendu, un matin, au reverbère d'une rue sordide de la rive droite. Le souvenir du poète amoureux et du charmant conteur qu'il fut dans sa vie errabonde et désordonnée a été le prétexte, le mois dernier, à une fraîche, délicieuse et tout à fait romantique évocation littéraire. Dans le pays d'Ile de France où il avait situé ses rêves et son amour et dont la capitale est Senlis, des gens de lettres et des amis de la littérature ont reconstitué, sous le nom de *La Fête de Sylvie*, dans l'atmosphère de l'époque, l'itinéraire du voyage en diligence du poète et de sa douce amie Sylvie chanta la *Ronde du Pommier doux*, pendant que ses compagnes, de voiles blancs vêtues et de fleurs champêtres couronnées, dansaient des danses villageoises. Et la fête s'acheva dans la forêt d'Ermenonville où, dans les clairières, la mémoire suscitait d'autres ombres amoureuses et passionnées.

Personnifications charmantes du bel et tendre amour dans un décor de grâce, de nature et de fantaisie ! Symboles d'un temps révolu. C'est afin de s'évader du terre à terre quotidien, de la vie médiocre et banale qui est celle d'aujourd'hui et où il n'y a plus en jeu, semble-t-il, que d'âpres convoitises et de bas appétits qu'on imagine ces retours bienfaisants dans le passé, dans la folie, dans le songe, la poésie et l'idéal. Et c'est bien le signe qu'une époque est achevée quand on éprouve le besoin de ressusciter les qualités et les défauts qui l'ont caractérisée. En fait, les dernières manifestations de la bohème littéraire et de son esprit, je crois bien qu'elles ont pris fin, à la veille de la guerre, avec les hurles aux loups nocturnes à La Muette et les curées truculentes à Montmartre, sous la direction d'Anatole-Francis Belval-Delahaye, le dernier poète romantique.

LEON BOCQUET.